

Bernard Lambert

**Aimer
ailleurs**

roman

Le champ libre



Denoël

Extrait de la publication

AIMER AILLEURS

Adressez-nous vos nom et adresse et nous nous ferons un plaisir de vous envoyer gracieusement et régulièrement notre bulletin littéraire Le Courrier d'Amélie, qui vous tiendra au courant de toutes nos publications nouvelles.

Diffusion DENOEL
14, rue Amélie, Paris-7^e

Bernard Lambert

**Aimer
ailleurs**

roman

Editions Denoël

L'édition originale de cet ouvrage a été tirée à quinze exemplaires sur Vélín, dont dix exemplaires numérotés de 1 à 10, et cinq exemplaires hors commerce, marqués H. C. de A à E.

A André HERCFELD

Dans un café, dans une clinique psychiatrique, dans l'arène bondée, sur la piste de cendres d'un stade sud-américain, où vous voudrez, cela m'est indifférent, ma vie contre la tienne, mon verre à ta santé, ma mort comme spectacle, ma force pour des médailles, moi et des autres, toujours moi, qui n'en finis pas de parler. Assis, couché, marchant pesamment à l'aide d'une canne, borgne, chauve et pourtant beau, nègre, aux cuisines ou ailleurs c'est toujours une vie qu'on réchauffe. Il n'y a rien à en dire, personne ne s'en soucie, alors, j'invoque Dieu.

Il n'est qu'une attente, celle des bancs verts d'un square où l'aïeul s'est assis. Il n'est qu'une attente, celle de l'artère qui lâche, du cœur qui s'arrête. Il n'y a que l'attente et des mots. Une fois de plus, une fois encore, pour ce nouveau qui n'a pas écouté, ou pour soi, il déroule ses amours jaunies qu'il voudrait enluminées, ses pauvres souvenirs d'une enfance banale, les joies et les peines que je mélange ; ce vieillard mélancolique a vingt ans.

Il n'y a rien dans une vie, qu'une gloire usurpée, une médiocrité agréable. Il y a

encore le sentiment de l'honneur, quelques filles et des plaisanteries.

Dieu merci, il y a la nation : si elle ne donnait pas l'occasion à nos concitoyens d'un service militaire et d'une guerre ou deux par vie d'habitant on ne saurait pas ce que sont les bons souvenirs. Il faudra réapprendre à louer la patrie.

Dans un café, réfugié là parce qu'il pleut, j'attends pour m'en aller. Dans une clinique psychiatrique, garage blanc pour accidentés de la pensée, j'attends de m'en aller ; dans l'arène bondée, il me reste d'espérer quelques hourras épars avant qu'on se partage mes oreilles et ma queue, sur la piste de cendres, la ficelle d'arrivée cassera dans le temps où je me briserai ; piste de cendres, traces d'anciens feux, où vous voudrez, là où je suis, là où je disparaïs, là où je gueule : Salauds, je n'avais qu'une vie, vous pouvez triompher.

O ma jeunesse, un soir d'ivresse j'ai voulu t'étreindre, et je ne t'ai pas trouvée ; mourir, dormir ou autre équivalence, ce n'était pas mon lot. Je me suis relevé et j'ai essayé de respirer la nuit par la croisée, pour être plus près d'elle. Mais de la chambre blanche il ne restait que la croix et le miroir ; la fenêtre avait disparu. J'avais trop longtemps cru qu'elle s'ouvrait sur le monde ; il était temps d'acquérir un regard plus vrai.

La croix, le miroir, le miroir qui reflète la

croix, puis mon visage qui se forme sur la surface plane, mon image séparée du modèle par une courte épaisseur d'air qui contient d'autres visages, tout est là, rassemblés : Videri au café, Agnès dans mes bras, Yves, le château de Dordogne, Paris, tout est là qui naît et disparaît sans cesse pour renaître aussitôt. Et la chambre s'anime de mille présences, de voix souterraines qui s'ordonnent en une sorte de valse lente, obsédante et lugubre où je me perds, me transforme, m'égare dans un âge ou dans un autre, dans une histoire incohérente qui m'est vitale dont le rythme est donné par ce chœur incessant qui soupire un prénom, Agnès, comme le fond, la trame, le leitmotiv, Agnès, le prétexte.

Commençons, il le faut, enchaînons, qu'il vous suffise de savoir que ces direx suivent à quelques années près les premiers balbutiements, situons, je situe, mais comment : ce siècle n'avait pas d'âge, autrefois il y avait un ordre ; sont venus les fils de Baudelaire et de Rimbaud pour que tout s'écroule. Ce siècle n'a plus d'âge, il a fallu longtemps, lents mouvements des bras (serfs, laquais, ouvriers) et des têtes (philosophes, industriels, physiciens) pour que les mots se vident. Plus d'âge aux habitants, et la planète tremble.

La planète non, mes mains seules, la page

reste blanche, les mots ne viennent pas, si cette histoire n'était pas racontable, s'il n'y avait pas d'histoire du tout, les mots s'arrêtent ou tournent, nul regard, où le trouver, pour relier, relier quoi, mais il faut bien qu'un sens se cache quelque part, pour le confort des gens, moi je ne vois de sens à rien, comment le faire admettre à eux, ceux qui ont lu Descartes, moi aussi je l'ai lu, je n'en tire pas vanité, au contraire, mais on m'avait dit (j'avais écouté ce jour-là) que c'était bien, utile, facile, évident je pense, plus de sens sinon les cinq de toujours, donc je suis, hélas oui, mais où sont-ils donc tous les soirs, elles toutes les nuits que moi je me trouve toujours seul avec les mains vides, sans rien, une plume quelquefois, pour faire quelque chose, eux avec des chairs vibrantes et humides, cela leur sens, procréer alors merde, ils rient ils sont drôles, pas drôle pas gai, vêtu de noir en deuil perpétuel des jours morts, sans vie, sans jamais de vie, cela ne doit plus exister, je pense donc je suis, il n'a quand même pas eu le culot de dire donc je vis, j'existe ça oui, mais quoi, que font-ils vivent-ils eux qui

C'est encore trop vite. Mon Dieu, Mara, je t'aime, ce sont des mots de la mémoire, lui, quatre-vingts ans d'ennui, de pensées saugrenues teintées mauves, lui, les mains qui tremblent de se souvenir, de dire ses souvenirs assis sur les bancs verts du square, il n'y a pas

de square, à échanger en même temps qu'une cigarette ces paroles dont il est prodigue et qui remuent par là-bas, du côté de derrière, je ne sais quoi de malsain et de lourd pour quelques vieux boucs retombés en enfance qui d'ailleurs, s'ils sont là, sont sourds depuis longtemps et se contentent de hocher la tête avec le même sourire imbécile, permanent et vide de dents, si bien que les questions restent sans réponse ; personne n'en attend.

Lui, peut-être moi si le miroir est un miroir, vingt ans d'état civil, bon pour le service armé, abonné aux amours achetées bon marché, c'est le tableau, il est peint comme cela avec des coloris ternes, plus d'âge, toutes les montres agressives ont été bloquées au zéro, la droite n'est peut-être pas le plus court chemin d'un point à un autre, ce n'est pas vrai, c'est oublier les hommes ivres, j'embrouille, j'embrouille, reprenons, recommençons, pour plus de clarté

Je suis né, excusez-moi de remonter si loin, je suis né, on m'a fait naître, je ne sais plus très bien, un jour de neige, un jour de deuil. Dès le début j'ai été une calamité. Un jour de neige, ma venue semblait être l'absolution, la purification de nos pères ; faux-semblant. Un jour de deuil, ma mère rendit le dernier souffle, ou l'âme, elle croyait en avoir une, dès mon premier cri qui fut, on me l'a dit, un hurlement féroce. Dois-je citer les der-

nières paroles de ma pauvre maman, c'est comme cela qu'on l'a appelée ensuite d'un air de dire que la mort est une pauvreté, elle a murmuré

— Je ne souhaitais pas enfanter un monstre. Je ne connais d'elle qu'une photo ; mon avis est que c'est bien assez.

Je puis remonter plus haut encore, presque jusqu'à cette insupportable nuit de jouissance où ce couple même plus amoureux devint parents, ces mois de formation au fond d'une caverne chaude où je reçus un jour une pendulette qui par un bienheureux hasard était lumineuse. Ce fut ma seule occupation et lorsque je la remontais une main à travers la paroi me caressait

— Regarde, *il* bouge
se disait-on au-dessus de moi.

Quand je m'évadai, je n'ai jamais su tenir en place, j'emportai avec moi la pendulette. Je suis né porteur du temps, aucun symbole ne se cache là-dessous ou je ne sais plus ce que j'écris, mais d'un temps suspendu : la pendule se bloqua alors avec toutes celles de la maison. On crut qu'un maléfice avait été jeté sur la famille par la sorcière du village. Elle fut donc brûlée vive mais l'heure ne revint pas pour autant ; la bonne apeurée rendit son tablier. Nous fûmes obligés de déménager, mais cela est plutôt dû aux avancées ennemies. Le pays était en guerre.

Je raconte ça, je pourrais dire autre chose, ce serait du pareil au même, je ne fais que retarder le moment où il me faudra parler d'Agnès, comme si ma vie commençait vraiment là, si ma vie n'était que cela. C'est toujours la même histoire, on parle, on parle, on étale des mots à perte, comme une pâte à tarte à l'aide d'un gros rouleau qui les écrase, les rend dociles avec l'espoir que quelqu'un écoute, saisisse, comprenne ; et lorsqu'on croit l'avoir trouvé, ce quelqu'un, c'est une histoire d'amour qui commence.

S'il faut expliquer, voilà : Agnès c'est le temps d'une rencontre, d'une rupture et entre, beaucoup de jours et de nuits. Tout est dit, trois temps comme une valse à trois temps, c'est un plan traditionnel en trois parties, l'introduction est faite et la conclusion suivra. C'est simple une histoire, complet. On commence, rien avant n'avait eu lieu, on finit, tout est achevé ; alors on passe à autre chose. J'ai peur de commencer, je peux proposer, par exemple : le papier blanc sera plus éloquent, chacun pourra y mettre les mots de son choix. C'est une idée bête, rassurez-vous, il y en aura d'autres.

Ma pauvre mère se trompait, je ne suis pas un monstre. J'ai un cœur percé de plusieurs flèches dessiné sur quelques troncs d'arbre, j'ai un cœur de chair, on était pauvre chez moi, trop pauvre pour le plaqué or. J'ai un

nom sans particule, on n'était pas noble chez moi. Et pour ce qui est des tares ancestrales il n'y en a point : ni tabac, ni alcool, ni femmes. Je suis issu d'une famille protestante.

Voilà que je passe aux confessions honteuses, mais puisqu'il faut situer, je situe ; poursuivons, le chapitre de ma mère est clos par sa mort, pour la commodité du récit. Je devrais parler de mon père, mais comme il prit une nouvelle femme, ce serait très compliqué, d'autant plus qu'ils divorcèrent plus tard, que cette autre femme, je ne fais que résumer, prit un autre mari et me garda avec elle. Enfin, c'est ce qu'on m'a expliqué, je n'ai jamais pensé à vérifier. Je passe vite sur ces détails parce que ces petites histoires intestines à ma vie familiale ne sont pas mon sujet, je les dis comme ils viennent, parce qu'ils viennent, ou bien à titre documentaire, si ma vie est prise, qui sait, comme témoignage d'une vie parmi d'autres en notre siècle daté et néanmoins sans âge, cela je l'ai dit, vingt ans, ce sont des chiffres, cent ans des couleurs de cheveux, que sais-je, je n'ai jamais pu faire la moindre math ou matique, il faudra se renseigner ailleurs.

La servante me regarde, je n'ai pourtant pas l'intention de partir sans payer. Je dois avoir l'air malade ou bien elle me reluque ; elle a des bras velus et du rouge à lèvres rose. Ce doit être bon. Enchaînons, je me laisse

distraire, Agnès ne se maquillait pas quand je l'ai vue j'ai dit

— Tu es belle

avec des mots sortis d'un dictionnaire, une syntaxe claire de grammaire française sujet tu, elle, verbe être, es, attribut du sujet tu, belle. J'ai prononcé belle, c'est bien sommaire, alors je vous confie son

PORTRAIT

Elle avait des yeux bleus et des cheveux blonds, cela va toujours ensemble, ou ses yeux étaient marrons, pour changer un peu, elle avait une longue chevelure brune, frisée, et des yeux verts, c'est marqué sur son passeport yeux verts, moi je sais qu'ils étaient foncés, quelqu'un ment, ou bien gris, elle avait des cheveux coupés ras j'ai dit Ma Jeanne d'Arc et des yeux noisette, enfin je veux dire qu'elle avait des yeux et des cheveux, de cela je suis presque certain, qui avaient, oui, des couleurs, c'est justement là-dessus que je heurte, c'est douloureux, je la vois devant moi si nette, si claire, peut-être en noir et blanc, non, ce n'était pas une photographie, je l'ai touchée, baisée, je lui ai dit j'aime l'éclat de ton regard, quel éclat ? pas vert ni, je m'attarde, je ne suis pas plus fixé qu'au début, plutôt moins, elle était en tout cas

jolie mais jolie je ne sais pas ce que cela veut dire.

Vous savez ce que c'est, on croit observer, tout voir, on jure de se rappeler mais les couleurs, vert par exemple, c'est désespérant, ça s'en va, ça change, comment parler de ce qui change, je ne sais pas, j'ai essayé, cheveux longs ou courts, yeux noirs ou bleus je l'ai aimée, elle, toujours la même, puisque je la reconnaissais.

Mon frère se maria dans une cathédrale aux sons glacés d'une musique de Bach. Dès les premières notes, je m'agenouillai. Dire à ce propos que Bach est plus convaincant que le Christ, c'est une remarque de non-théologien. Il semblait, à écouter les orgues, qu'à la fin, si la musique devait finir, une chose extraordinaire bouleverserait le monde ou ma vie, quelque chose dans le genre d'un amour de livre. Je parle de mon frère, il n'était pas beau mais séduisait par sa virilité, un de ces hommes qui auraient pu faire au siècle dernier la conquête de l'Arizona. Il était soldat, à l'époque de petite violence où les armées essayaient de recouvrer leur honneur perdu, peut-être à Hiroshima le jour où un simple bouton mécanique ridiculisa la hiérarchie militaire. Les généraux se sentirent bafoués; pire, ils le furent, et tentèrent de regagner leur puissance par la voie politique, je m'éloigne de mon sujet,

j'ai lu dans les journaux que certains avaient réussi, soldat, donc, à l'époque de grande inactivité partagée entre le bordel pour gradé (toute l'armée l'était devenue par mesure socialiste) où l'on forniquait des femelles de plexiglas, on me l'a raconté, et les caves insonorisées où l'on demandait des noms contre quelques petites souffrances. Quels noms ? Cela dépend, Sémites, Marnoché, Isaac, Arcadi, Gaddiel, Communistes, Ivanov, Lebedev, Maslova, etc... c'est la vie de soldat, moi j'ai été réformé, j'en ai honte alors je le cache, il était peut-être comme les autres qui ne supportent pas l'impuissance, il rencontra Agnès et satisfit les espoirs de ma mère qui espérait un mariage honnête et confortable, mon frère se maria à l'église.

Dans la cathédrale endimanchée, la noce eut lieu un jour de semaine, ma vie a commencé en découvrant Agnès quand, émue, elle s'est mise à pleurer, comme si elle trouvait triste de se marier, et qu'elle a tourné la tête vers moi, sans s'en douter. En retard comme toujours, je dus emprunter la voiture de mon père, directeur de la Cie des pompes funèbres de la ville, que je garai aux portes de l'église. Des passants badauds attirés par le corbillard et l'espoir de s'abriter de la pluie me suivirent les larmes déjà aux yeux

— C'était des larmes d'émotion, des sanglots

de joie, l'eau de bénédiction. Tous les mariages nous font pleurer, il faut nous excuser.

je m'installai et comme le curé me tournait le dos, j'ai regardé le couple. D'elle, je n'ai vu que la nuque ; pour la première fois un service religieux n'a pas été interminable.

L'anneau passé, c'est une douane franchie, où l'on a substitué au classique vous n'avez rien à déclarer cette petite question d'une de mes tantes

— Alors, mademoiselle, jeune fille jusqu'à ce soir ?

posée avec un sourire lourd des souvenirs de tous ses rêves de vieille fille, dans la sacristie j'embrassai la mariée, je la sentis frémir, elle allait partir en Grèce, elle sentait bon, elle restait souriante comme une affiche, immobile, elle ne bougea pas d'un frisson sous mon baiser, puis ce fut la sortie, les regards convergeant vers le porte-cercueil reluisant, paré des fleurs qu'on n'avait pas su où mettre ailleurs, le scandale

— C'est un mariage maudit, d'ailleurs il a plu

— Vous avez remarqué son air à elle...

— Et lui qui... aux colonies; vous lisez les journaux

— C'est un signe de Dieu

Agnès a joliment souri

— Dieu ? C'est le prétexte au faste déployé.

Le champ libre

Collection dirigée par Robert Kanters

Ouverte aux tentatives de tous les genres et de toutes les inspirations, c'est aux auteurs de demain que cette collection fait appel : le chant est libre.

Aimer ailleurs

Un jeune homme seul dans une chambre aux murs blancs a des problèmes de décoration : Dieu, Sexe, ou Mort. Cette situation en vaut une autre.

Comment raconter, en effet, un cri du cœur ? Un jeune homme aimait une jeune fille : Agnès. Tout était simple. Mais il a suffi que cette union se brise pour que naisse l'inquiétude. Et Agnès « perdue comme on perd le nord » devient, par sa soudaine absence, le prétexte à une longue interrogation, à l'exposé d'une peur de gagner la maturité, « comme on gagne un pays étranger ».

Bernard Lambert a les dons éclatants et la jeunesse extraordinaire d'un écrivain-né qui a réellement vingt ans. *Aimer ailleurs* est son premier ouvrage : on ne l'oubliera pas.

Récemment parus dans la même collection :

Monique Apple
EN DEÇA AU DELA

Dominique Halévy
CÉLINE ou la multiplication

Prix : 8,00 / 8,20 t.l.i.
5-64